

La poésie roumaine : d'un cénacle à l'autre

Jan H. Mysjkin

Numéro 156, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

H. Mysjkin, J. (2019). La poésie roumaine : d'un cénacle à l'autre. *Les écrits*, (156), 36–38.

LA POÉSIE ROUMAINE :
D'UN CÉNACLE À L'AUTRE

Quand je me suis installé à Bucarest, au début du nouveau millénaire, je me suis retrouvé dans un environnement où la poésie était bien vivante dans les cénacles. Il y avait les cénacles officiels, liés à l'Union des écrivains ou au Musée de la littérature roumaine, où un auteur reconnu invitait un jeune qui n'avait pas forcément fait ses débuts sous forme de volume. Les auteurs lisaient leurs nouveaux textes – poésie, prose, théâtre –, après quoi s'engageaient des échanges souvent enflammés entre les auditeurs, alors que les auteurs étaient censés se taire. Une séance durait au moins deux heures, après quoi on continuait pour encore deux bonnes heures la discussion autour d'un verre. D'autre part, il y avait les jeunes en rupture avec l'establishment qui se réunissaient dans des cafés-caves tels le légendaire « Club A », « The Other Side » ou « Il Comandante ». Là, on était littéralement dans l'« underground » ; c'est là aussi que j'ai vu naître une nouvelle génération, qui a fait surface sous l'étiquette « Generație 2000 ».

Sous le communisme, la poésie était le genre par excellence où l'on pouvait encore ruser contre la censure, car une confrontation directe se soldait par une interdiction de publication, voire par une peine de prison. Citons le témoignage de Matei Vișniec, poète roumain qui doit sa renommée mondiale à ses pièces de théâtre écrites en français : « Le fait que nous étions à cette époque suffisamment lucides et que nous proposons une littérature de résistance, une alternative à la pensée officielle, a compté énormément. Dans une poésie codée, nous écrivions ce que nous croyions important pour maintenir le niveau d'oxygène nécessaire dans un cerveau humain sous la dictature. » Vișniec faisait partie du « Cenaclu de Luni » (Cénacle du Lundi), fondé en 1977 par le professeur Nicolae Manolescu à l'université de Bucarest. Avec des auteurs tels que Mircea Cărtărescu, Alexandru Mușina et Mariana Marin, ce cénacle a été à l'origine d'un renouveau considérable des lettres roumaines, ce qui n'était pas pour plaire à tout le monde, puisque le cénacle a été interdit par les autorités en 1983.

Entre-temps, « la possibilité de publier un livre n'était même plus théorique, » comme le dit Daniel Bănuțescu (né en 1960). « Même les auteurs qui, au début des années quatre-vingts, avaient déjà un livre à leur actif, n'étaient pas capables de renouveler cet exploit. L'acte de publier était considéré par les écrivains comme un acte sacré, l'entrée au paradis. » Heureusement, il y avait « Universitas », un cénacle lié à l'université de Bucarest, où le professeur Mircea Martin donna de 1983 à 1990 la possibilité aux jeunes de lire et de discuter leurs textes, à défaut de pouvoir les publier. Cela dit, grâce à la protection du modérateur de ce cénacle, Bănuțescu a

réussi son entrée en 1987 avec le « recueil » : *Ziua în care am fost publicat* (Le jour où je fus publié), inclus comme supplément dans la revue d'étudiants *Convingeri Comuniste* (Convictions communistes). Je mets « recueil » entre guillemets, car le lecteur était censé détacher quelques feuilles du milieu du magazine, les plier jusqu'à en faire un livret et attacher le tout avec une agrafe. « En réalité, » raconte Bănulescu, « c'étaient les auteurs eux-mêmes qui, aidés par la famille, fabriquaient quelques cent cinquante exemplaires de la plaquette et les mettaient en circulation en les distribuant à gauche et à droite. » Apparemment, la publication du Jour où je fus publié fut en effet un « acte sacré », car le poème éponyme s'ouvre sur un rituel de bénédiction, sur le ton persifleur qui deviendra le sceau de Bănulescu.

Le 22 décembre 1989, du Studio 4, le poète dissident Mircea Dinescu eut l'honneur et le plaisir d'annoncer au monde que le règne de Ceaușescu avait trouvé sa fin. Avec lui finissait aussi la censure. Les auteurs qui en bénéficiaient en premier pouvaient depuis de nombreuses années, mais n'avaient pas eu l'occasion de publier, ou très peu. À part Bănulescu, c'était aussi le cas de Ioan Es. Pop ou de Simona Popescu, par exemple. Malheureusement, ils durent constater très vite qu'ils pouvaient publier librement, mais que le lecteur, également libre, n'avait que faire de leurs vers. « La liberté de la parole a privé la parole de son pouvoir », observait Ana Blandiana. Mais ce n'est que la remarque acide d'une dissidente littéraire, qui devait éprouver qu'après la révolution l'intérêt du lecteur s'était déplacé de la parole poétique vers la parole journalistique et publicitaire. La liberté des médias avait supprimé le besoin d'une interprétation poétiquement codée de la réalité roumaine.

Cela dit, les cénacles continuaient à fonctionner, donnant des impulsions nouvelles à la littérature roumaine. Ainsi, Doina Ioanid (née en 1968) était membre du cercle littéraire « Litere » (Lettres), dirigé de 1993 à 1998 par Mircea Cărtărescu à l'université de Bucarest, alors qu'elle y faisait ses études de langue et de littérature roumaines et françaises. Ses premiers textes ont été publiés dans un volume collectif issu de ce cénacle, *Ferestre* (Fenêtres, 1998). Depuis 2000, elle a signé sept volumes de poèmes en prose, tous disponibles en français, dont *Duduca de marțipan* (La demoiselle de massepain, 2000), couronné du prix « Prima verba ».

J'ai découvert Dan Coman (né en 1975) lors de sa lecture au cénacle « Poeticile cotidianului » (Les poétiques du quotidien, 2005-2010), dirigé par Răzvan Țupa au fameux Club A. Il débuta en 1995 dans un recueil collectif, *Camera* (La chambre), mais ce n'est qu'une petite décennie plus tard que son œuvre démarre pour de bon avec le recueil *anul cărțiței galbene* (l'année de

la taupe jaune, 2003). Depuis, il a construit une œuvre riche en poésie et en prose. Il habite à Bistrița où il coorganise «Poesia e la Bistrița», un festival international qui combine poésie et musique de chambre.

J'ai rencontré Ofelia Prodan (née en 1976) pendant une séance du cénacle «Ateliere relaționale» (Ateliers relationnels, 2010-2011), qui prenait la relève de celui nommé plus haut. En 2007, sans publication préalable dans des revues, elle a fait ses débuts avec le recueil *Elefantul din patul meu* (L'éléphant de mon lit), couronné par trois prix pour le meilleur premier livre ; une douzaine de recueils ont suivi. La plupart du temps, elle note ses petites narrations absurdistes sous forme de vers, parfois aussi sous forme de poésie en prose.
